

Des Temps et des Vents

un film de Reha Erdem







présente

Des Temps et des Vents

un film écrit et réalisé par Reha Erdem

Festival de la Rochelle 2007
Festival du Film d'Istanbul - Grand Prix du Jury

Turquie - 2007 - 1h47 - 2.35 - Dolby SRD



Le film est soutenu par les salles de cinéma adhérentes à l'Association Française des Cinémas d'Art et d'Essai.

— **Sortie nationale le 5 mars 2008** —

Les photos et le dossier de presse du film sont téléchargeables sur www.prettypictures.fr

Distribution
PRETTY PICTURES
100, rue de la Folie Méricourt
75011 Paris
Tél: 01 43 14 10 00
Fax: 01 43 14 10 01
info@prettypictures.fr
www.prettypictures.fr

Presse
Laurence Granec
Karine Ménard
5 bis, rue Kepler
75116 Paris
Tél: 01 47 20 36 66
Fax: 01 47 20 35 44
lgranec@club-internet.fr

Synopsis

Un village turc, adossé à la montagne, face à une mer sublime.
La vie de ses habitants est rythmée par le passage des saisons et les appels à la prière.

Ömer, Yakup et Yıldız, âgés d'une douzaine d'années, regardent la vie des adultes et tentent de se faire une place dans ce monde parfois cruel.



Note d'intention du réalisateur

C'est un film sur le temps. Le rythme du temps est le rythme du film.

On s'attache aux destins de trois enfants, Yildiz, Yakup et Ömer, leurs interactions avec leurs parents et la maîtresse d'école.

Nos trois enfants sont attrapés par le temps qui passe dans un village coincé entre la mer et la montagne, entre le ciel et la terre. S'y dresse le minaret, balancier réglant la vie du village, brillant parfois comme un poignard d'argent, coupant le jour en cinq temps. Le titre original du film *Bes vakit* signifie d'ailleurs « cinq fois ».

La prière dite cinq fois par jour reflète le mouvement du soleil, de la lune et des saisons et correspond aux cinq états d'esprit devant lesquels l'homme est placé : le désir et la peur, l'amour et la rancune, la passion et la haine, les cris et les sanglots, la foi et la souffrance.

Chaque rencontre provoque une nouvelle souffrance, la douleur de grandir, de mûrir, de vieillir. C'est la tragédie de la vie.

Ce film se veut l'accompagnement de cette tragédie, où les mots et les sons flottent dans la pureté et la fraîcheur de ce lieu unique, dans un temps cinématographique précis. Ce film se veut le témoin de cette souffrance.

Reha Erdem





Reha ERDEM



Reha ERDEM est né à Istanbul en 1960. Après avoir suivi des études de cinéma à l'Université de Paris VIII, il réalise en 1989 son premier long métrage *A Ay*, pour lequel il est nommé Meilleur Réalisateur de l'année par l'Association des Écrivains Turcs.

En 1991, il met en scène *Les Bonnes* de Jean Genet pour le Théâtre National Turc.

En 1999, il signe *Run for Money* son deuxième long métrage puis *On est bien peu de choses* en 2004 et *DES TEMPS ET DES VENTS* en 2007.



Entretien avec le réalisateur

Votre film est centré sur les personnages des enfants, Yakup, Ömer et Yildiz, dont c'était, pour chacun, la première expérience devant la caméra. Comment s'est passée la direction d'acteurs ?

On les a choisis parmi une centaine d'enfants. Au cinéma trouver « la bonne figure » est primordial. Et la relation créée avec cet interprète constitue le rythme du tournage et donc indirectement celui du film. D'où l'importance de faire le bon choix.

On a fait un long travail de casting dans la région (et en même temps à Istanbul, au cas où...). Les garçons sont originaires de la région où s'est déroulé le tournage. Quant à Yildiz, elle vient d'Istanbul.

Je ne leur ai pas donné le scénario à lire tout de suite, je leur ai vaguement parlé du film. Ils l'ont découvert, scène par scène... C'était presque un puzzle pour eux, et ça a marché, ça les a bizarrement motivés.



De toute façon, pour moi, travailler avec les enfants, quel que soit leur âge, est beaucoup plus facile et plus agréable que de travailler avec des adultes. Parce qu'avec les enfants pour bâtir une chose vous n'avez pas besoin de démolir autre chose... Vous n'avez pas besoin de répondre à des questions insensées... Avec eux rien n'est imité, et rien n'est limité non plus.

Un proverbe japonais dit : « il y a quatre choses à craindre dans la vie : les tremblements de terre, l'orage, le feu et les pères ». Cette peur du père semble se retrouver de génération en génération : le père de Yakup a peur de son propre père, Ömer semble détester le sien ? Est-ce inévitable ?

Mais que cela devienne évitable ! Mère ou père, fils ou fille, c'est comme une maladie qui passe de génération en génération quand on n'essaye pas de l'arrêter. Juste un essai... L'espoir...



La vie du village semble rythmée par les différents appels à la prière et donc la religion. Pourtant, certains lieux paraissent être des endroits où la religion ne prend pas part : l'école comme seul lieu de paix et de protection pour les enfants, le conseil du village. Cette dualité se retrouve-t-elle à tous les niveaux dans la société turque ?

Dans le film, les cinq prières, ne sont pas seulement des appels religieux, mais aussi des appels d'un temps circulaire, c'est-à-dire du soleil, de la terre, de la lune... Et dans la vie de ce village aussi c'est comme ça... Ce n'est pas seulement un appel pour prier Dieu, mais c'est aussi, un appel à la vie et la mort, un appel à l'amour, à la tolérance... Mais je ne sais pas si je peux généraliser pour tout le pays... Je voudrais, mais je n'en suis pas sûr. Par contre, la maison et l'extérieur (ici c'est l'école), la maison et le monde est une dualité dans toute culture, dans toute l'histoire. Une dualité, parfois même un conflit qui enrichit, qui sauve.



Le film est divisé en cinq parties, chacune débutant par un appel à la prière. Mais vous commencez par la fin : la nuit est le premier segment. Pourquoi ce choix non-chronologique ?

De toute façon, comme c'est un rythme circulaire, il n'y a ni fin, ni début... Le film pourrait finir à midi ou le soir... Mais, tout bêtement et très naïvement, j'ai voulu finir le matin, juste pour l'espoir...

Aujourd'hui le cinéma turc franchit de plus en plus souvent les frontières pour être distribué à l'étranger. Cela veut-il dire qu'il est plus facile de produire un film aujourd'hui pour un cinéaste turc ?

Ça, je ne sais vraiment pas... Mais pour moi, je peux dire qu'aujourd'hui j'ai plus de moyens au niveau international qu'à l'époque de mes premiers films.





Vous avez étudié pendant quelques années à Paris. Cela se ressent-il sur votre mode de narration ou dans votre façon de filmer ?

Oui. J'ai étudié le cinéma à Paris et j'ai eu la chance d'avoir suivi les cours des professeurs Lyotard, Deleuze et Lévy. J'ai également eu la chance de connaître, à l'époque, la grande histoire du cinéma dans les salles de Chaillot, de Beaubourg, de Garance et autres.... J'ai eu la chance de pouvoir y faire mes premiers courts métrages, d'enregistrer sur un nagra, de démonter un aaton, de monter sur un steinbeck...

Paris, pour moi, était une vie et une ville de cinéma, je souhaite qu'elle le soit toujours.

Le cinéma turc

« Les Turcs pensent avec leurs yeux ». Cet adage souvent repris se vérifie avec le mot « œil », qui figure plus que tout autre dans les expressions et tournures de la langue turque.

À travers les siècles, la vie des Turcs a été façonnée et enrichie par l'iconographie cinématique. Dans une culture où l'alphabet n'apparaît que tardivement, l'imaginaire collectif est donc dominé par les représentations, qu'elles soient parades, peintures ou pièces de théâtre.

Ainsi, du XVIe au début du XXe siècle, la distraction publique favorite est le Karagöz, théâtre d'ombres constitué d'un écran blanc peuplé de personnages en deux dimensions et animés par des événements de la vie réelle et imaginaire. Nul doute alors que le cinéma tienne une place si particulière dans la société turque.

Les premiers pas du cinéma en Turquie sont un peu hésitants. Il faut attendre 1911 pour voir le premier film ottoman, un documentaire sur « *La visite du sultan Mehmet V Reşat à Monastir* » par les frères Manakı, et 1914 pour l'ouverture de la première salle de cinéma à Istanbul.



1923-1949 : LA PÉRIODE DES « GENS DE THÉÂTRE »

C'est l'année 1923 qui marque véritablement l'essor de l'industrie cinématographique. Mustafa Kemal Atatürk accède cette année-là au pouvoir et proclame la République Laïque de Turquie. Débute alors une ère d'occidentalisation et de réformes radicales.

Kemal comprend d'ailleurs très rapidement cet intérêt pour le cinéma et déclare « le jour viendra où l'on reconnaîtra que l'invention du cinéma aura changé la face du monde plus que l'invention de l'électricité. Le cinéma permettra à des gens vivant dans les contrées les plus reculées de la planète de se connaître et de s'aimer. Il supprimera les différences d'opinion et de conception et permettra de transformer les idéaux de l'humanité en réalité. »

Ce sont principalement des gens venus du théâtre qui assureront la production, donnant lieu à une réalisation conventionnelle mais où apparaissent des films de bonne facture. Mhusin Ertuğrul, metteur en scène venu du théâtre va ainsi régner pendant deux décennies avec de nombreuses réalisations d'adaptations de romans, pièces ou encore remakes. On lui doit notamment la première coproduction de l'histoire du cinéma turc (avec l'Égypte) et le premier film en couleurs *La Tisserande* en 1953.



1951 – 1980 : LA PÉRIODE DES « CINÉASTES » ET YEŞİLÇAM

À la recherche d'un nouveau langage cinématographique, une nouvelle génération de cinéastes va émerger, avec comme chef de file Lüfti Ömer Akad. Se voulant plus près de la réalité sociale, il va réaliser deux films marquants *Frappez la putain* en 1949 et *Au nom de la loi* en 1952. Il ouvrira ainsi la voie à Atif Yılmaz et Metin Erksan, récompensé par l'Ours d'Or à Berlin en 1964 pour *Un été sans eau*.

La production cinématographique ne cesse d'augmenter et dépasse la barre symbolique des cent films en 1960 alors que seulement une cinquantaine sont répertoriés de 1914 à 1945.

Parallèlement, le cinéma de Yeşilçam prospère. Tirant leurs noms de la rue où sont regroupées la plupart des maisons de production, les studios de Yeşilçam deviendront le symbole du cinéma commercial turc. En effet, on assiste à une augmentation de la production de mélodrames bon marché au générique desquels figurent des chanteurs populaires. Cette effervescence est renforcée par un exode rural massif. Le public se presse pour voir les films centrés sur Kemal Sunal, le « Jerry Lewis turc » ou les westerns de l'incroyable Cüneyt Atkin.



En 1961, la Turquie se dote d'une nouvelle constitution. Ce mouvement, auquel adhèrent les auteurs, prône un retour aux vraies valeurs culturelles, par rapport à une occidentalisation à outrance. Cette volonté de s'impliquer dans la réalité du pays, notamment celle des zones rurales, se retrouve dans le cinéma de Yılmaz Güney.

En effet, grande figure atypique, Yılmaz Güney a une trajectoire artistique inséparable de l'évolution sociopolitique de son pays. Acteur, scénariste, metteur en scène, producteur et citoyen, il réalise *L'espoir* en 1970, annonçant les turbulences futures.

La production continue d'augmenter et en 1972, c'est plus de trois cents films turcs qui sortent des studios.

Mais, avec l'arrivée de plus en plus importante sur les écrans des films des majors américains, et lassé d'histoires répétitives, mais aussi attiré par la télévision, le public turc se détourne peu à peu de son cinéma.





1980 – 1990 : COUP D'ÉTAT ET CENSURE

Si en 1980 le pays vit sous un régime de plus en plus libéral économiquement, il en va autrement politiquement. Un nouveau coup d'état a lieu cette même année, le troisième en vingt ans. S'ensuivent ainsi une forte répression, une interdiction et une dissolution des partis politiques.

La production se réduit alors très rapidement : 68 films seulement en 1980. À cause des problèmes de financement, il est difficile de faire du cinéma d'auteur et d'en vivre. La concurrence des chaînes de télévision privées (douze chaînes sur le réseau hertzien), la domination des films américains sur le marché ainsi que la crise économique sont les principaux facteurs de cette évolution.

À cette époque emprisonné, Yılmaz Güney fait passer le scénario de *Yol* à Şerif Gören. Ce dernier tournera le film et donnera les rushes à Güney, alors en exil, qui se chargera du montage. Le film obtiendra la Palme d'Or ex-aequo avec *Missing* de Costa Gavras à Cannes en 1982.

Cette reconnaissance du cinéma turc permettra sa renaissance. En 1984, la production turque redémarre avec 124 films. Le cinéma turc se caractérise alors par une richesse et une variété de genres : comédies, mélodrames, films d'action et d'aventures.

1990 - À NOS JOURS : LA RENAISSANCE

Côté commercial, les grosses productions s'autorisent des problématiques brûlantes comme la question des frontières, les atteintes aux droits de l'homme, la vendetta. Premier au box-office de 1993, *Le bandit* de Yavuz Turgul évoque le retour au pays d'un bandit d'honneur retrouvant son village sous les eaux.

En 2000, *Byzance la décadente*, très inspirée de l'humour des Monty Python, se base sur les rapports des Turcs à l'héritage byzantin.

En 2001, *Visiontélé* de Yılmaz Erdoğan et Ö Faruk Sorak, plus gros budget de l'histoire du cinéma turc avec deux millions de dollars, pulvérise tous les records commerciaux en relatant les transformations liées à la modernité dans un village anatolien : un poste de télévision arrive dans un village au début des années 70 et c'est la panique. Comédie basée sur la superstition, le film évoque le problème de Chypre et montre bien l'état de la société civile sur le problème de l'ouverture de la Turquie vers l'extérieur.



Le cinéma d'auteur n'est pas en reste. S'il doit souvent s'auto-produire pour rester indépendant, il rencontre aussi parfois le succès : en 2000 *Commissaire Shakespeare*, pièce déjantée montée dans un commissariat, présente une juste critique de la réalité sociale à travers la prostitution, les passages à tabac, la représentation de la fracture sociale.

Une nouvelle génération de réalisateurs nés autour de 1960 émerge. Son représentant le plus connu est Nuri Bilge Ceylan, récompensé pour *Uzak* par le Grand Prix du Jury et par le Prix d'Interprétation Masculine du Festival de Cannes 2003. Il a également concouru en 2006 pour la Palme d'or avec *Les Climats*.

Aidé par le fond Eurimages, ces réalisateurs peuvent prétendre à des coproductions ou même à des productions à l'étranger, comme c'est le cas pour Fatih Akin et l'Allemagne avec *Head-On* en 2004 et pour Ferzan Özpetek avec *Tableau de famille* en 2001.

Aujourd'hui, la sortie en Turquie de *Yol* après plus de quinze années d'interdiction et l'avènement d'une nouvelle génération de réalisateurs marquent une véritable maturité du cinéma turc.



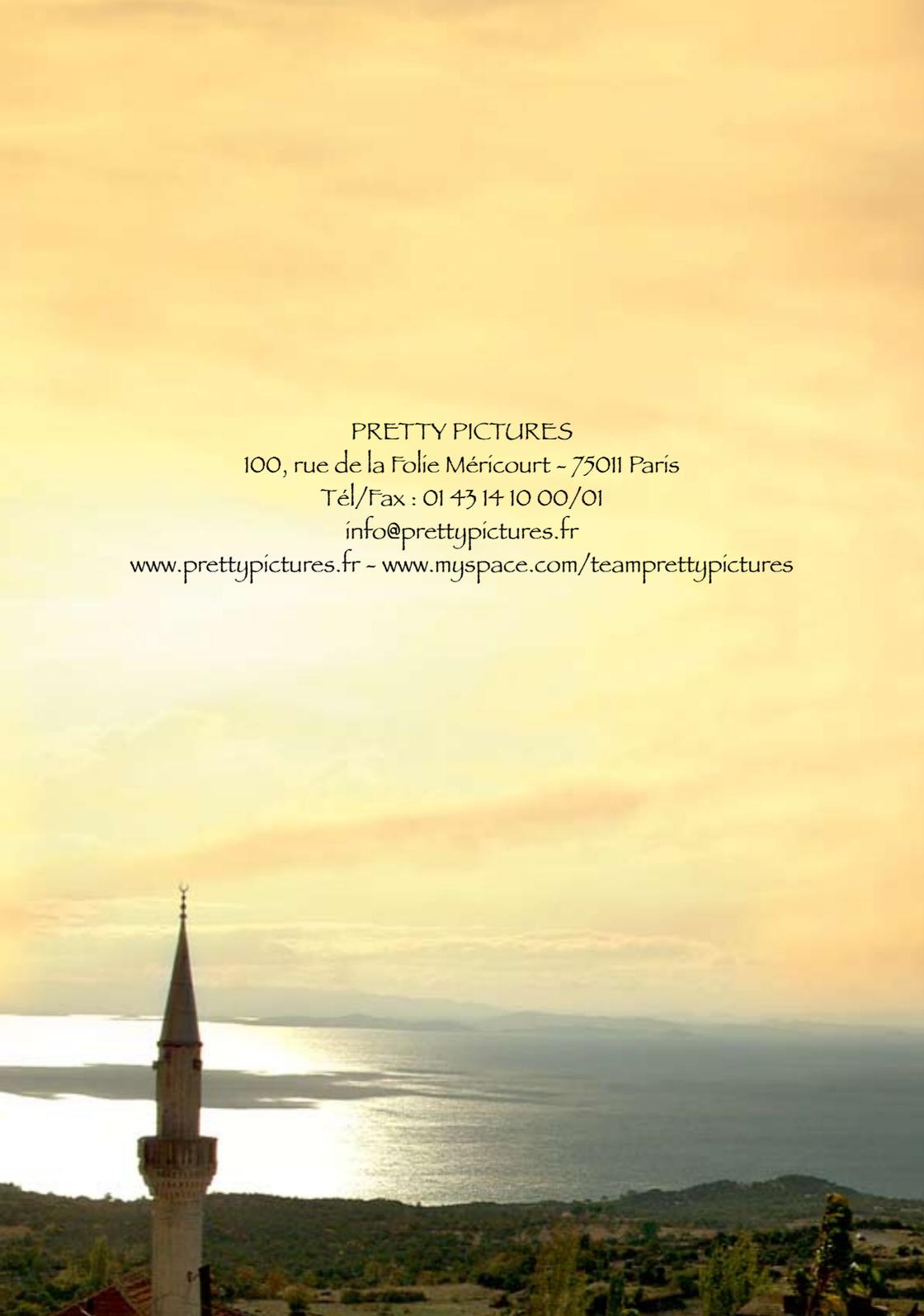
FICHE ARTISTIQUE

Ozkan Ozen - Omer
Ali Bey Kayali - Yakup
Elit Iscan - Yıldız
Selma Ergeç - Imam
Taner Birsel - Zekeriya
Selma Ergeç - l'enseignante

FICHE TECHNIQUE

Réalisation - Reha Erdem
Scénario - Reha Erdem
Montage - Reha Erdem
Image - Florent Herry
Musique - Arvo Pärt
Décors - Ömer Atay
Son - Hervé Guyader et Murat Senürkmez
Production - ATLANTIK Films





PRETTY PICTURES
100, rue de la Folie Méricourt - 75011 Paris
Tél/Fax : 01 43 14 10 00/01
info@prettypictures.fr
www.prettypictures.fr - www.myspace.com/teamprettypictures